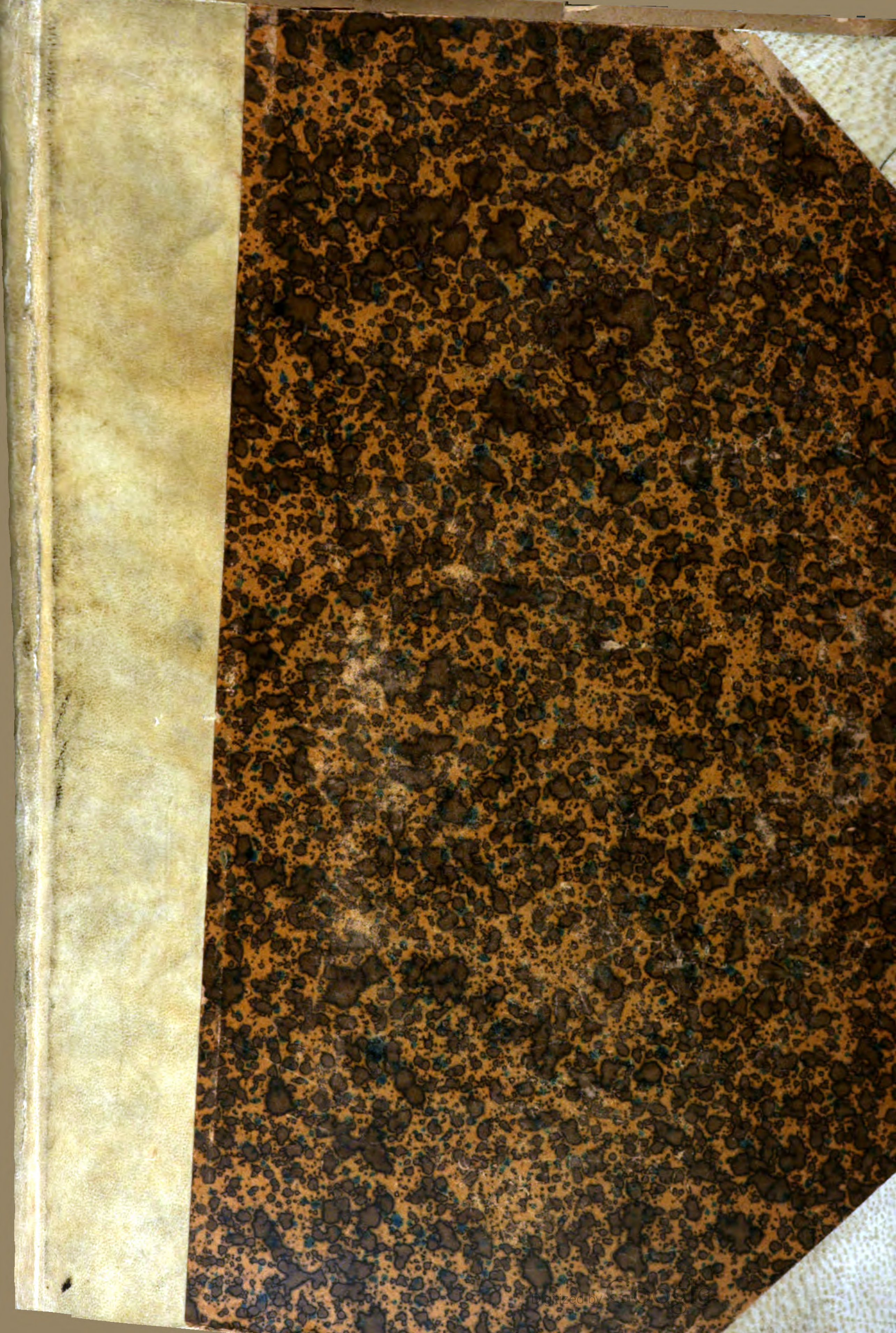
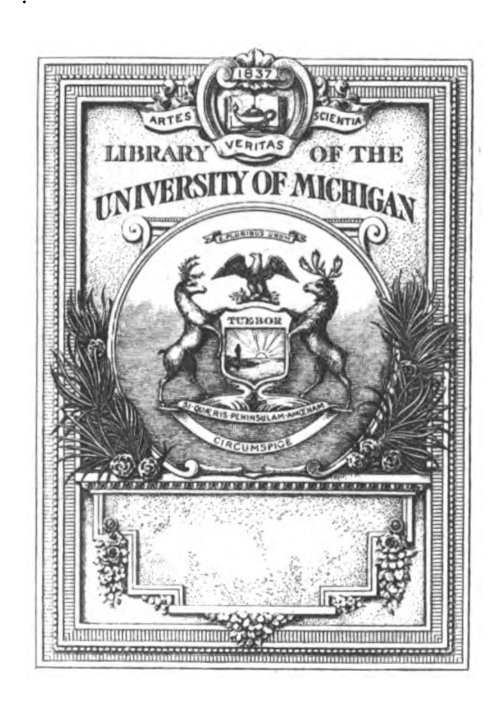
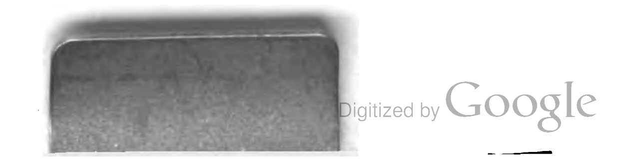





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



WISSEN UND LEBEN

E. BOVET:

J.-J. ROUSSEAU

1712 · 1912



Offert par l'auteur

E. BOVET:

J.-J. ROUSSEAU

Tiré de „Wissen und Leben"
15 juillet 1912

Le 29 Juin dernier, le Lesezirkel de Hottingen, à Zurich, a célébré le 200e anniversaire de la naissance de Rousseau. Le programme comprenait: *Le Devin du village*, joué par quatre-vingt-dix artistes et amateurs sous les magnifiques ombrages de la villa Freudenberg, un banquet d'environ quatre cents couverts au parc Belvoir, et un discours dont je publie le texte ici, en y ajoutant deux ou trois notes. J'avais déjà fait le même discours, ou à peu près, à Francfort s. le M., le 29 Mai, au congrès des philologues modernes.

Quiconque a lu Rousseau, sait l'immense difficulté qu'il y a à résumer son œuvre en quelques pages. On peut trouver chez lui des textes à l'appui des opinions les plus contradictoires; c'est ainsi que je lis dans un même journal deux articles, également documentés, dont l'un célèbre Rousseau révolutionnaire, tandis que l'autre le loue d'avoir été traditionaliste! Ces contradictions résultent de textes *isolés*. La synthèse, telle que je l'ai tentée ici, est une affaire d'intuition, de sympathie; elle n'a qu'une valeur relative; néanmoins, je la crois utile et même nécessaire.

Je laisse à ce discours sa forme oratoire; on ne saurait toucher à cette forme sans faire d'autres changements, très profonds; et alors, ce ne serait plus du tout ce qu'on m'a demandé, ni ce que j'ai *voulu* faire . . .

E. B.

Mesdames, Messieurs,

Il y avait hier deux cents ans que naissait, à Genève, Jean-Jacques Rousseau.

Fils d'un horloger, de condition sociale modeste, de fortune plus modeste encore, n'ayant jamais connu l'amour maternel, élevé par son père sans méthode aucune, puis abandonné par ce père à l'âge de dix ans, dédaigné par des parents plus riches, sans instruction régulière, apprenti chez un patron brutal, Jean-Jacques quitte à l'âge de seize ans sa ville natale, et, tout seul, il entre dans l'aventure.

Pendant vingt et un ans, il va essayer, en des pays divers, les métiers les plus divers: en Savoie, en Italie, en Suisse, à Paris, à Lyon, il sera tour à tour graveur, valet de chambre, séminariste, maître de musique, interprète, précepteur, employé au cadastre, copiste de musique, diplomate, secrétaire, et nulle part il ne réussira.

De sorte que, si nous avions Rousseau devant nous, tel qu'il était à l'âge de trente-sept ans, en 1749, à la veille de son premier discours, nous dirions de lui: „c'est un raté". D'ailleurs, aujourd'hui même, ses ennemis se plaisent encore à l'appeler „un aventurier". Et pourtant cet homme se distinguait déjà de tous les autres; dans ses yeux, éteints pour nous, brillait une flamme, se révélait une âme si extraordinaire, qu'il gagnait les sympathies sans effort: l'amitié des hommes, le cœur des femmes. Mais là encore, quelle surprise il nous réserve! Chérubin aux pieds de la jolie Mme Basile, séduisant adolescent pour Mlle de Graffenried et Mlle Galley, amant précoce de Mme de Warens, Don Juan auprès de Mme de Larnage, choyé des jolies femmes de Paris, Rousseau, naïf et timide à l'excès, se lie pour la vie à une lingère ignorante et vulgaire, à Thérèse Levasseur, à qui il faut attribuer une bonne partie de ses malheurs.

Cet homme déconcertant, à la fois sympathique et dévoyé, révèle son génie brusquement, comme en un coup de tonnerre, en 1749, par son *Discours sur les sciences et les arts*. Et c'est alors, pendant quatorze ans, une fièvre ardente de création: en 1755, le *Discours sur l'inégalité*, en 1758 la *Lettre à D'Alembert*, qui est la rupture décisive avec les philosophes rationalistes, en

1761 *La Nouvelle Héloïse*, en 1762 le *Contrat social* et l'*Emile*. Puis c'est l'exil, la fuite éperdue d'un pays à l'autre, les ténèbres de la folie, tellement que les *Confessions* nous apparaissent comme un miracle; c'est enfin, avec les *Rêveries du promeneur solitaire*, la sérénité un peu mélancolique du grand soir; et c'est, en 1778, la mort.

La vie de Rousseau, soit qu'on la résume en quelques mots, ainsi que je viens de le faire, soit qu'on l'étudie dans ses détails, est extraordinaire; elle bouleverse toutes les notions bourgeoises que nous avons de l'ordre. Plus extraordinaire encore la fortune de Rousseau, l'histoire de son influence, depuis cent cinquante ans. Ce fils d'horloger, citoyen d'une minuscule république, exilé de France, renié par Genève, chassé par Berne, calomnié par d'anciens amis, cet homme qui excitait la haine et la terreur chez beaucoup de ses contemporains, il a inspiré Kant, Herder, Pestalozzi, Schiller et Tolstoï; depuis longtemps, à tort ou à raison, les uns vénèrent et les autres exècrent en lui l'apôtre de la Révolution, le père du Romantisme! D'une part, selon Nourrisson, Jules Lemaître, Pierre Lasserre et plusieurs autres, Rousseau n'est qu'un fou criminel; d'autre part, ces jours même, on célèbre le deux centième anniversaire de sa naissance dans tous les journaux du monde; à Paris, au Panthéon, en présence du Président de la République, on inaugure le tombeau de Jean-Jacques exécuté par le statuaire Bartholomé, en vertu d'un vote des Chambres; et enfin, des représentants de la France, de l'Allemagne, de la Russie apportent à sa ville natale l'hommage de leur reconnaissance, qui est celle du monde civilisé tout entier.

C'est dire qu'aujourd'hui Rousseau est plus vivant que jamais; son œuvre est loin d'être achevée; elle se réalise lentement; c'est la vérité en marche. On ne saurait en parler avec objectivité: Rousseau souffre encore des calomnies de ses ennemis d'alors, calomnies réfutées de plus en plus par les faits que nous connaissons mieux, mais toujours reprises par ses ennemis d'aujourd'hui; il souffre de ses propres contradictions, réelles ou apparentes, de ses paradoxes violents et de ses prudentes réticences; il souffre des erreurs de sa vie privée, qu'il a dévoilées avec une franchise brutale; enfin, et surtout, son œuvre est trop intime-

ment mêlée aux problèmes les plus passionnants de l'heure présente; on en parle avec haine ou avec amour.

Je ne suis pas un Rousseauiste érudit; je suis un disciple convaincu. N'attendez de moi ni des faits nouveaux, ni des idées nouvelles, ni surtout une discussion proprement dite. Tous les jugements que je porterai sur Rousseau, sur son œuvre, ont déjà été violemment combattus par les uns et fortement défendus par d'autres; cela suffit à me tranquilliser; je vous parlerai de lui avec amour, en insistant sur deux faits qui me semblent essentiels. Que ce discours soit pour vous ce qu'il est pour moi: non pas une contribution savante, mais un hommage de reconnaissance. Aux pieds de ce violent libérateur, qui aima la nature dans sa simplicité, déposons ce soir un rameau de sapin vert, une couronne de pervenches.

* * *

En France, tous les ennemis de Rousseau sont d'accord pour voir en lui un *étranger*, qui a interrompu brusquement l'évolution normale, la „tradition française". M. Jules Lemaître déclare que „l'homme qui, . . . plus que personne, se trouve avoir fait . . . ou préparé la révolution et le romantisme, fut un étranger, un perpétuel malade et finalement un fou."

On pourrait répliquer que la Renaissance du seizième siècle, elle aussi, a interrompu la „tradition française", et que Pascal, lui aussi, fut un perpétuel malade. Mais il y a mieux encore: en étudiant les sources de Rousseau, amis et ennemis ont constaté que la plupart de ses idées avaient déjà été exprimées par d'autres, avant lui; — dès lors, si par exemple la notion de „l'homme, né bon", si la notion du „citoyen", du „contrat social", si d'autres énormités de Rousseau sont antérieures à son œuvre, pourquoi faire de lui un étranger?

Les deux propositions se concilient aisément: Rousseau combine d'une façon nouvelle les idées latentes de son époque; il en tire des conclusions inattendues, qu'il développe rigoureusement. En quoi consiste cette nouveauté? Elle est dans sa redoutable logique; elle est dans sa sincérité; elle est surtout dans ce fait que, chez lui, l'idée résulte d'un sentiment; l'idée est vécue; c'est pourquoi elle va au cœur. Ce n'est plus un jeu de

l'esprit, c'est une conviction morale, c'est un fait de conscience, une règle de vie. Certes, le problème „nature" était dans l'air depuis longtemps; Jean-Jacques y donne une réponse non plus scientifique, mais sentimentale; or le sentiment est la force créatrice par excellence; il est la source cachée des actes les plus féconds. Quand l'alpiniste entreprend de gravir une cime, il applique dans l'ascension tout son savoir et tout son sang-froid; mais qu'est-ce qui l'a arraché à la poussière de la ville, qu'est-ce qui l'a lancé à l'assaut? et qu'est-ce qui, là-haut, fait chanter son cœur dans sa poitrine? C'est le sentiment.

Voilà pourquoi Rousseau agit tout autrement que ses devanciers, pourquoi il transforme le cours traditionnel des choses. Nous ne lui en faisons aucun reproche; cette tradition, bien que glorieuse, était épuisée, battue en brèche de toutes parts.

Mais encore: si la nouveauté de Rousseau est dans sa combinaison d'idées déjà connues, dans sa logique presque brutale ou simpliste, dans la sincérité de son accent qui vient du cœur, si c'est là, pour les Français du dix-huitième siècle, ce qu'il y a d'étranger en lui, comment expliquer chez Rousseau lui-même cette combinaison nouvelle? Voilà le gros problème, à traiter avec prudence, et que je ne puis qu'esquisser.

Il est bien entendu qu'aucun peuple, aucun individu, ne possède le monopole d'une certaine qualité, d'un certain défaut. L'originalité d'une nation (ou d'un individu) est dans le dosage infiniment variable des éléments communs à tous. Elle est dans la synthèse; elle est éminemment relative et pourtant réelle et sensible. Ne l'oublions jamais, quand nous disons que Jean-Jacques Rousseau fut un étranger en France parce qu'il est Suisse.

Je dis „Suisse"; Gaspard Vallette, qui est de Genève, dit „Genevois"[1]). Et vous voyez par là, combien tout cela est relatif. Des traits relevés par Vallette, deux ou trois à peine me paraissent particulièrement genevois; les autres me semblent communs à la majorité des Suisses; ils sont tous humains, ai-je besoin de

---

[1]) Voir l'ouvrage de G. Vallette: *J.-J. Rousseau Genevois.* Paris, Plon-Nourrit; Genève, Jullien 1911. C'est une des études les plus solides qu'on ait publiées depuis bien des années: information très sûre, critique pénétrante, sympathie divinatrice, exposition limpide, Vallette a su unir toutes ces qualités.

le répéter? mais enfin, dans l'ensemble, Rousseau est pour moi un Suisse sous la forme genevoise.

Je dois me contenter d'indications sommaires; les premières touchent les idées de Rousseau; les autres toucheront son caractère.

Où il est foncièrement Genevois, c'est dans la *Lettre à D'Alembert* appelée aussi *Lettre sur les spectacles;* c'est qu'il y est question précisément de Genève, du théâtre à Genève, des mœurs genevoises, et qu'il s'agit de combattre l'influence de Voltaire dans la cité calviniste. La *Lettre à D'Alembert* est d'un intérêt un peu spécial[1]). Quand Rousseau condamne sévèrement Molière et La Fontaine, il est encore Genevois, d'après Vallette; et si ça fait plaisir aux Genevois, je ne m'y opposerai pas; toutefois l'attitude générale de Rousseau vis-à-vis des lettres et des arts est un problème qu'il faudrait reprendre avec soin; j'en dirai deux mots en terminant. Quand un homme compose le *Devin du village*, représenté devant la cour, quand il écrit avec transport la *Nouvelle Héloïse*, cet homme n'est pas un adversaire irréconciliable des lettres et des arts.

Dans le *Discours sur l'inégalité*, on retrouve peut-être la rancune du Genevois de „Saint-Gervais", dédaigné par des parents plus riches[2]), mais j'y trouve surtout la simplicité du républicain, l'indignation de Rousseau (racontée par lui dans les *Confessions*) devant l'exploitation du paysan par le fisc, et plus encore des idées énoncées souvent déjà avant Rousseau, quoique jamais avec cette violente éloquence.

Dans le *Contrat social* la souveraineté du peuple genevois joue un rôle très important. La cité de Genève, qui comptait alors à peine 24 000 habitants, avait une tradition politique de souveraineté populaire plus nettement accentuée qu'aucun autre canton suisse. Alors que tant de cantons subissaient encore le système oligarchique, Genève était déjà foncièrement démocratique, assoiffée de liberté, passionnée de „civisme". Cette tradition glorieuse explique comment aujourd'hui encore Genève

[1]) Elle n'en garde pas moins une importance très grande, étant, comme je l'ai dit plus haut, la rupture avec les „philosophes". A consulter l'édition Fontaine (Paris, Garnier).

[2]) Voir *Confessions*, à la fin du livre I.

aime à s'intituler „Etat et République de Genève". Toutefois, d'autres parties essentielles du *Contrat social* montrent aussi combien Rousseau s'était pénétré de l'idée suisse de Confédération, idée qu'il étendait même déjà aux nations européennes[1]).

La *Nouvelle Héloïse* est un roman suisse, par le décor somptueux du lac Léman, où se reflètent Vevey, Clarens, Montreux, Meillerie; suisse surtout par la compréhension de la nature alpestre[2]). Nous autres Suisses, à travers toute l'*Héloïse,* nous sentons passer le souffle de l'Alpe; chez les Suisses allemands contemporains de Jean-Jacques on retrouve le même accent, quoique moins vigoureux, moins ardent[3]); et quand aujourd'hui le Heimatschutz défend nos vallées et surtout nos hautes cimes contre l'invasion des hôteliers et des chemins de fer, il est fidèle à l'esprit de Rousseau.

Enfin, dans l'*Emile,* il y a certainement l'esprit calviniste, mais combien modifié par M[me] de Warens, une Vaudoise, qui avait subi l'influence de Magny, et, par lui, du piétisme allemand[4]). Ici, comme dans le *Contrat,* comme dans l'*Héloïse,* on voit nettement l'esprit germanique se marier à l'esprit latin. Est-il besoin de remarquer combien l'*Emile* est suisse jusque dans certains détails de sa pédagogie? Chacun sait qu'en Suisse nous sommes tous un peu maîtres d'école et moralisateurs à l'excès.

Ce n'est pas seulement par les idées, c'est davantage encore par le *caractère* que Rousseau est bien de chez nous, dans ses qualités et dans ses défauts.

Logicien et disputeur genevois, son intelligence est latine; par le sentiment, par la rêverie, par le lyrisme, il est vaudois; plus encore: il est germain. Il est suisse et montagnard par sa méfiance; disons le mot: par sa rustrerie. Comme nous sommes tout petits, nous craignons toujours pour notre indépendance; cette crainte est peut-être nécessaire, mais elle se manifeste sous des formes bien désagréables. Rousseau est un ours; regardez-

---

[1]) Voir Vallette, p. 196; et Windenberger: *Essai sur le système de politique étrangère de J.-J. Rousseau.* Paris, 1899.

[2]) Voir Vallette, p. 159.

[3]) M. de Reynold le prouvera avec abondance dans le 2e volume de son *Histoire littéraire de la Suisse au dix-huitième siècle.*

[4]) Voir Ritter: *Magny et le piétisme romand.* Lausanne, Bridel, 1891.

le dans ses rapports avec ses amis: dans chaque cadeau qu'on veut lui faire, il redoute une servitude; en vrai Suisse, il voit hélas à chaque coin de rue une perche avec dessus le chapeau de Gessler et passe devant d'un air provocateur. Si le plaisir qu'on a à donner se mesurait au plaisir qu'on a à recevoir, il faudrait en conclure que Rousseau n'était pas généreux. Et pourtant il s'est donné tout entier aux générations futures, poussé par une force supérieure. — S'il est montagnard par la rustrerie, il l'est aussi par son admirable ténacité, par son culte de la simplicité, par la solidité pour ainsi dire primitive de ses convictions.

Rousseau, c'est la montagne; la montagne n'a pas rien que des forêts, des pâturages et de hautes parois; elle a aussi des pierriers, pierriers fatigants, désagréables et dangereux; il faut les traverser pour monter à la cime.

Si j'ai relevé ce qu'il y a de suisse chez Jean-Jacques, ce n'est point par vanité patriotique; non, c'est dans une intention plus haute, pour dire comment par la Suisse l'esprit germanique est entré en France et l'a renouvelée.

Nous réalisons en Suisse une chose bien difficile: l'unité dans la variété. Nous avons deux religions et trois langues diverses; ouverts à l'Italie, à l'Allemagne, à la France, si divers que nous soyons, grâce aux influences réciproques et à l'Alpe qui nous unit, nous n'avons, en certains problèmes essentiels, qu'un esprit, de Genève à Zurich. Rousseau est un exemple magnifique de cette fusion. Et si l'on me disait que Rousseau n'a guère connu directement la Suisse allemande, je répondrais que cela importe peu. La pénétration réciproque est si ancienne, si forte et si constante, que le contact direct n'est plus absolument nécessaire; il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la mentalité d'un Suisse romand avec celle d'un Français, ou, d'autre part, la mentalité d'un Suisse allemand avec celle d'un Allemand [1]).

[1]) L'opinion que j'exprime ici est combattue par plusieurs, je le sais. Nous l'avons déjà discutée dans *Wissen und Leben* et nous y reviendrons souvent encore, forcément. Nier l'existence d'un esprit suisse, c'est s'arrêter à la surface des choses; c'est ne pas voir ce qui nous différencie, nous Suisses, de tous nos voisins. C'est une erreur psychologique et historique; et si, à force d'ingéniosité, de subtilité et de triste égoïsme, on arrivait un jour à faire de cette erreur une vérité, ce serait la fin de notre

Et l'influence de Rousseau s'explique précisément par cet avantage immense qu'il avait d'être à la fois Latin et Germain.

Directement, l'Allemagne (ou, plus exactement, le *sentiment* germanique) n'aurait jamais fécondé la France comme elle l'a fait indirectement par Rousseau, lequel a ouvert la voie à Mme de Staël, qui, elle encore, est à moitié suisse.

D'autre part, Rousseau n'aurait rien réalisé sans Paris. Les „idées" des Encyclopédistes sont pour lui, tout d'abord, un enrichissement; elles éperonnent son intelligence; puis, heurtant de front tous ses sentiments, contredisant à toutes les expériences de sa vie morale, elles provoquent une crise tumultueuse. Le Latin en lui apprend d'abord tout ce qu'il a besoin d'apprendre; et cela n'était possible qu'à Paris; mais l'étranger en lui *réagit* d'une façon nouvelle[1]; étranger par l'éducation politique, par la conception du but de la vie. En province, cette réaction n'eût été qu'un incident local; Paris en fait un événement d'une portée universelle. De façon que Paris, recevant par Rousseau un esprit nouveau, a rendu Rousseau au monde entier. Connaissez-vous un phénomène plus net et plus magnifique de fécondation réciproque?

C'est dire enfin que la Suisse, outre ses droits politiques et historiques, trouve une raison d'être plus profonde dans son unité morale, dans sa mission internationale. Elle a toute raison de s'opposer énergiquement aux théories fantaisistes et haineuses qu'on bâtit sur les „races", comme à tous les nivellements. C'est en bons Suisses que nous sommes bons Européens; c'est dans l'intérêt de l'Europe que nous voulons mériter le respect de l'Europe et rester Suisses longtemps encore.

* * *

De cette individualité si particulière, grandie en des circonstances spéciales, il résulte un autre fait: *l'unité dans l'œuvre de Rousseau.*

Cette unité a été souvent contestée, dernièrement encore par M. Faguet. Et Vallette lui-même (j'en suis assez étonné) voit une contradiction entre le *Contrat social* et les autres œuvres.

---

vie nationale. Est-ce bien là ce que désirent nos champions du régionalisme?

[1]) D'où, malgré tant d'affinités de caractère, la différence entre Rousseau et Diderot.

M. Lanson par contre croit à l'unité; il la démontre avec sa lucidité habituelle. J'y crois aussi. Rousseau lui-même l'a affirmée à plusieurs reprises; si cette déclaration formelle de l'auteur ne suffisait pas, on trouvera une preuve irréfutable de l'unité dans l'introduction de M. Dreyfus-Brisac à son édition du *Contrat social.*

Le *Contrat* est certainement le centre de l'œuvre de Rousseau, et n'est lui-même qu'une partie d'une œuvre plus vaste, longuement méditée, mais non écrite, qui se serait appelée *„Institutions politiques“*. Rousseau, citoyen de Genève, pensait déjà en 1743, lors de son séjour à Venise, à ces *Institutions*. Il dit expressément dans les *Confessions*, sous la date 1756: „Il y avait treize à quatorze ans que j'en avais conçu la première idée, lorsque, étant à Venise, j'avais eu quelque occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté . . . J'avais vu que tout tenait radicalement à la politique et que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne serait que ce que la nature de son gouvernement le ferait être. Ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paraissait se réduire à celle-ci: quelle est la nature du gouvernement propre à former le peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens?“

Rousseau, en vrai Suisse, est un être essentiellement politique; il cherche inlassablement une forme de gouvernement qui mettrait d'accord les aspirations légitimes de l'individu avec les devoirs impérieux de l'Etat. L'individu veut la liberté; l'Etat veut la discipline; voilà le conflit, et voilà qui explique la contradiction apparente qu'il y a entre le *Contrat social,* avec son étatisme autoritaire, et les autres œuvres dont les revendications libertaires semblent aller jusqu'à l'anarchie. Quand Rousseau parle de l'individu, il insiste sur la liberté, sans laquelle il n'est point de vie politique ni morale; quand il parle de l'Etat, il insiste sur les obligations réciproques, qui sont la sauvegarde des libertés de chacun.

Je suis convaincu que Rousseau voyait nettement la synthèse de ces deux termes qui semblent s'exclure; n'ayant pas écrit les *Institutions politiques,* il n'a formulé nulle part la synthèse en termes précis, mais il y pensait quand il dit dans les *Confessions*

que ses œuvres sont les rameaux divers d'un même tronc invisible. Ce tronc, ce sont les *Institutions politiques.*

Cette synthèse se devine. Nous possédons des *Institutions* divers fragments, anciens, qui ne figurent pas dans le *Contrat social,* et que Rousseau a utilisés dans ses autres ouvrages, marquant ainsi d'une façon très nette le lien qu'il y a entre ces ouvrages et le *Contrat.*

Dans l'*Emile,* en particulier dans le cinquième livre, on retrouve ainsi beaucoup d'idées étroitement apparentées au *Contrat social;* on en retrouve également dans le *Discours sur l'Inégalité;* et d'autre part l'idée d'inégalité joue déjà un rôle important dans le premier discours, sur les sciences et les arts; d'autre part encore, la *Nouvelle Héloïse* contient un chapitre essentiel sur l'éducation et se relie visiblement à l'*Emile.*

Rousseau dit lui-même: „Tout ce qu'il y avait de hardi dans le *Contrat social* était auparavant dans le *Discours sur l'Inégalité.* Tout ce qu'il y avait de hardi dans l'*Emile* était auparavant dans la *Julie* . . ." — et nous savons qu'il travaillait en même temps à ces trois ouvrages: l'*Héloïse,* le *Contrat* et l'*Emile.*

Le cycle est donc certain. La contradiction qu'on relève entre le *Contrat* et le premier *Discours* n'est qu'apparente; ce sont deux faces du même problème.

Le *Discours sur les sciences et les arts* révéla Rousseau au grand public; c'est pourquoi on donne une importance exagérée à ses paradoxes sur la bonté de l'homme primitif; c'est une erreur, et M. Faguet tombe dans l'erreur contraire en disant que ce Discours est „insignifiant". Il faut le ramener à ses justes proportions: L'idée de la bonté primitive de l'homme et du „retour à la nature" n'est pas de Rousseau; elle est du dix-huitième siècle tout entier. Je pourrais citer par douzaines des titres d'ouvrages où figure le mot „nature": Religion naturelle, langage naturel, morale naturelle . . , mais je me contente de rappeler le *Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot.

Et quand Rousseau condamne les sciences et les arts, je vois là tout simplement une expression approximative et maladroite pour désigner, non pas les sciences et les arts de tous les siècles, mais l'ensemble d'une civilisation à son déclin, d'un principe rationaliste épuisé par sa réalisation même.

Aujourd'hui nous ne croyons plus à la bonté foncière de l'homme primitif; nous ne condamnons plus les sciences et les arts, et pourtant nous éprouvons nous aussi le besoin de retourner à la nature, disons le mot: au sentiment, aux sources obscures de la conscience (Exemples: Heimatschutz, Landerziehungsheime). Dans les étapes successives de la civilisation, il y a de ces crises, crises fécondes, où le cœur se révolte contre la tyrannie du cerveau, des moments où nous sentons le besoin d'ouvrir toutes grandes les fenêtres de nos bibliothèques afin que le souffle du printemps y pénètre et rajeunisse nos livres poussiéreux; crises fécondes, où les flots de la vie viennent chanter un hymne de tempête autour des phares de la science, rendant ainsi à ces phares leur raison d'être et leur beauté. Ah, sachons donc ne point séparer la vie de la science! sachons alimenter la lumière des phares, mais partir aussi, au large, vers la haute mer! — Et si nous disséquons la rose, pour la réduire en formules de botanique et de chimie, n'oublions pas qu'elle est aussi une fleur vivante, belle sur sa tige et l'honneur du jardin, plus belle encore quand elle s'effeuille sur un sein de femme. Et si nous pesons les étoiles, si nous analysons leurs rayons, n'oublions pas le langage mystérieux qu'elles parlent depuis des siècles à tous les cœurs assoiffés d'amour et de justice, à tous les cœurs désireux d'un lointain Bethléem.

L'idée que Rousseau et ses contemporains se faisaient de l'homme primitif était naïve et fausse; qu'importe aujourd'hui? Ce „retour à la nature" s'explique par le desséchement du rationalisme; il se légitime par tous les effets qu'il a eus, en politique, en morale, en science, par 1789 et par le glorieux romantisme.

De par son caractère, de par ses expériences et de par le milieu où il vivait, Rousseau était destiné à donner à cette idée une force particulière; il en fit un principe d'action. Il avait souffert du rationalisme négatif . . . Depuis longtemps il portait en lui tout un bouillonnement de pensées et de sentiments; la question posée par l'Académie de Dijon provoqua l'éruption du volcan. Sans doute il y a là beaucoup de lave et beaucoup de cendres; mais il y a la flamme aussi, la flamme de la *foi* qui manquait à Voltaire . . .

Donc, sans nous arrêter aux naïves énormités du premier *Discours*, résumons-le en ces deux mots qui sont la conclusion d'un poème de Hugo: „sois bon"!

Pour que l'homme soit bon, il faut que l'organisation politique et sociale le lui permette; d'où la nécessité du *Contrat social*. Et pour que ce contrat puisse se réaliser, il faut réformer l'éducation des enfants; c'est l'*Emile;* enfin, pour que l'éducation normale des enfants soit possible, il faut une famille normale, bâtie sur l'amour, et non sur l'intérêt; c'est l'*Héloïse*.

Quand le mariage ne sera plus une affaire, mais qu'il sera l'union de deux âmes, les enfants grandiront non plus dans le mensonge, mais dans la vérité. Et ces hommes vrais, seuls capables de réaliser le contrat social, marcheront enfin à la bonté, non plus à la bonté purement négative de l'homme primitif, mais à la bonté active de l'homme conscient.

Telle est, me semble-t-il, la logique intime de l'œuvre entière de J.-J. Rousseau. Son *Contrat social* est vraiment la clef de voûte; son idéal est de concilier les droits de l'individu et les devoirs de la société. A ceux qui prêchent la tyrannie de l'autorité, Rousseau oppose la liberté de conscience; à ceux qui prêchent l'anarchie égoïste, il oppose la discipline. En un mot, le Contrat social, pour Rousseau, c'est *la discipline librement consentie*[1]).

C'est un idéal. Et ce seul mot „idéal" contient pour certains esprits une réfutation implicite. Pour eux, il n'y a que la réalité; l'idéal est une phrase qu'on ne discute pas. Peut-être ont-ils raison de ne pas discuter. L'idéal est une *foi;* la foi ne se prouve pas; on la sent, on la découvre aux heures divines de la vie; car tout amour est une foi, l'amour de l'homme pour la femme, l'amour du père pour son enfant. Sully Prudhomme l'a dit:

J'ai dans mon cœur, j'ai sous mon front
Une âme invisible et présente.
Ceux qui doutent la chercheront;
Je la répands, pour qu'on la sente.

---

[1]) Comme j'ai souvent déjà formulé ce programme de „la discipline librement consentie", on dira peut-être qu'ici je le prête à Rousseau. Mais tout au contraire: c'est à Rousseau que j'en dois l'idée première.

Rousseau a exprimé cette foi, cet idéal, non pas en philosophe, mais en poète, en artiste. Tout à l'inverse de Voltaire. Qu'il écrive des tragédies, des comédies, des poèmes, ou des contes, Voltaire demeure toujours, en dépit de la *forme* littéraire, un philosophe rationaliste; Rousseau par contre est un poète, non seulement dans l'*Héloïse,* mais encore dans l'*Emile* et jusque dans le *Contrat social.* On ne l'a pas vu assez nettement. Ceux qui lui reprochent d'avoir écrit le „roman" de l'éducation, et le „roman" de la politique, ceux-là sont trompés par la forme doctrinale de ses œuvres et leur appliquent un critère qui ne leur convient pas. Par leur inspiration, les œuvres de Rousseau sont surtout des poèmes éclos brusquement d'un tempérament et de cruelles expériences; poèmes qui s'envolent à l'avenir.

L'artiste chez Rousseau mériterait une étude détaillée, qui n'a pas encore été faite. On peut dire que, jusqu'à un certain point, il a été poète sans le savoir; il croyait discuter et prouver; en réalité il sentait, devinait et créait. C'est pourquoi ses œuvres très remarquables d'ailleurs par leur logique, sont mal composées du point de vue purement artistique. Cela se voit surtout dans la *Nouvelle Héloïse,* qui est écrite d'abord comme une simple fantaisie, et qui ne devient un roman que peu à peu, pour être finalement un sermon [1]). Artistiquement, les œuvres de Rousseau sont très inégales: la poésie y apparaît brusquement, pour faire place, tout aussi brusquement, à d'ennuyeuses dissertations. Mais ces apparitions sont merveilleuses, par la forme et par le fond; elles révèlent un art nouveau, qui brise tous les vieux clichés, qui renonce à tous les vieux ornements. Les lettrés parisiens, représentants attitrés de la „tradition française", pouvaient sourire de cet art „provincial"; qu'importe? Cet art, fait de simplicité,

---

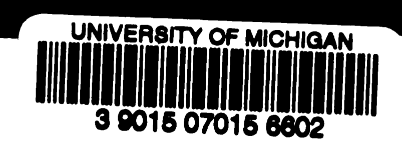
[1]) „Je jetai d'abord sur le papier quelques lettres éparses, sans suite, et sans liaison, et lorsque je m'avisai de les vouloir coudre, j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable et de très vrai est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, et même sans prévoir qu'un jour je serais tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux, qu'on ne trouve pas dans les autres." (*Confessions*, deuxième partie, livre IX.)

de sincérité, cet art individuel n'en a pas moins ouvert un monde nouveau, et, soixante ans après, Lamartine n'aura qu'à reprendre une page de l'*Héloïse* pour en faire *le Lac*. — Relisez dans les *Confessions* cette description d'une matinée de juin: „L'aurore un matin me parut si belle, que m'étant habillé précipitamment je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil... La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbes et de fleurs; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge . . ." Cela est parfaitement simple, exactement observé, et rendu avec émotion jusque dans le rythme secret de la phrase. Cet accent, qu'on retrouverait chez deux ou trois auteurs du dix-septième siècle, s'était perdu, remplacé par les formules incolores d'une littérature d'abstraction. Par Rousseau on reprend contact avec la nature, avec l'individu, avec le monde mystérieux du cœur, avec le lyrisme.

Rousseau ne s'est pas contenté de bâtir des théories; c'est par sa vie tout entière et c'est par une œuvre illuminée de poésie et de foi qu'il affirma son idéal. Rousseau critiqua son époque par amour, et soulevé par une immense espérance. Pour guérir les maux du présent, il n'a jamais songé à retourner en arrière; il regarde à l'avenir. Il est profondément optimiste. Il n'a pas interrompu la tradition; il l'a renouvelée. Ses ennemis seront toujours les réactionnaires. Ceux qui aujourd'hui s'acharnent contre lui, ceux-là eussent été avec Julien l'Apostat contre le christianisme; ils auraient, au nom de la tradition, proscrit Rabelais et hué Ronsard. Nous voulons les abandonner à leurs regrets impuissants, à leurs violences ridicules, et nous voulons dire bien haut notre gratitude à Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, qui, au delà des frontières et au delà des servitudes, a chanté pour l'humanité un hymne de liberté.

□□□


Digitized by Google


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07015 6602



